

Introduction

On présente parfois le *livre de Daniel* comme étant l'apocalypse de l'*Ancien Testament* et l'on présente l'*Apocalypse* d'un certain Jean se trouvant alors sur l'île de Patmos en mer Égée (cf. *Ap* 1,9) comme étant bien entendu celle du *Nouveau Testament*. Cette étude a pour objectif de replacer le *livre de Daniel* dans son rapport avec les écrits prophétiques, et de replacer l'*Apocalypse* dans son rapport avec les écrits para-bibliques, avec la "pensée apocalyptique", ainsi qu'avec les *évangiles*.

Le livre de Daniel : livre prophétique ou livre apocalyptique ?

Dans l'*évangile selon Matthieu*, il est fait mention du « prophète Daniel » (*Mt* 24,15). Le livre biblique qui porte ce nom n'est pas des plus simples concernant l'analyse littéraire, tant pour tenter de comprendre les étapes, les strates de sa composition, que pour comprendre tout ce à quoi se réfère le texte. De plus, comme pour le *livre d'Esther*, il existe une version hébraïque et une version grecque plus longue. Dans l'épisode de la fournaise (*Dn* 3), la version grecque contient une prière et une hymne, ce qui apporte un ajout de spiritualité. Cette version contient aussi deux histoires supplémentaires apparentées au genre didactique ("qui enseigne, inculque", le récit servant de prétexte à un enseignement comme dans le *livre de Tobit*) : l'histoire d'une femme appelée Suzanne qui constitue une condamnation de l'iniquité, en particulier de l'abus de position sociale avec tentative de harcèlement sexuel et fausse accusation, et une histoire en deux épisodes qui constitue une raillerie de l'idolâtrie d'une statue et d'un animal vivant.

Quant à la version hébraïque-araméenne, donc tout le reste de la version grecque, elle peut se diviser par exemple comme suit :

Une première partie (*Dn* 1-6) met en scène quatre jeunes hommes originaires de Juda (royaume israélien du Sud), dont Daniel, emmenés en exil et vivants à la cour de Nabuchodonosor (roi babylonien). Comme Joseph en Égypte qui vécut, d'après le *Livre de la genèse*, à la cour de Pharaon (*Gn* 41), Daniel excelle à interpréter les rêves : celui d'une statue faite de diverses matières portant sur une succession de royaumes et celui d'un grand arbre portant sur l'orgueil du roi que l'on peut mettre en parallèle avec la parabole du cèdre portant sur Pharaon dans le *livre d'Ézéchiel* (*Ez* 31) ; ces deux thèmes (succession de royaumes et critique du roi lorsqu'il est imbu de sa puissance) se retrouvant liés dans l'interprétation par Daniel d'une inscription apparue mystérieusement, d'une sorte de songe éveillé. À cela viennent se joindre des récits de miracles : les trois compagnons de Daniel jetés dans une fournaise et y restant en vie ; Daniel lui-même donné en pâture aux lions et épargné par eux ; tous condamnés et pour avoir refusé de commettre une idolâtrie et par haine d'autres personnes. Joseph, de son côté, avait réchappé d'une fosse dans le désert (*Gn* 37), mis là par haine de ses frères, et réchappé de la prison (*Gn* 39-40), mis là pour avoir refusé de commettre un adultère.

Une seconde partie (*Dn* 7-12) est composée de visions et de révélations qui concernent les époques qui succèdent à celle où était située la première partie et que nous pouvons appliquer à ce que nous savons de l'histoire que de manière plus ou moins assurée. Par exemple, l'expression de l'« abomination de la désolation » (*Dn* 9,27 ; 11,31) pourrait désigner l'autel qui fut dédié à Zeus Olympien dans le Temple de Jérusalem, au II^e siècle avant notre ère, donc en total opposition avec le but du Temple qui est d'avoir un culte envers l'unique vrai Dieu et lui seul. D'après les *évangiles*, cette expression fut reprise par Jésus (cf. *évangile selon Matthieu* 24,15) et put désigner la destruction alors à venir, si l'on se situe dans la chronologie interne au texte de l'*évangile*, du Temple en l'an 70. Quoi qu'il en soit, cette expression se lie à une période troublée ou à un événement douloureux, concernant vraisemblablement le Temple comme lieu cultuel. On peut aussi noter, dans le *livre de Daniel*, la mention d'une résurrection des morts (*Dn* 12,2) et celle de l'avènement d'un royaume d'un « fils de l'homme » (*Dn* 7,13-14).

Au final, on peut comprendre le *livre de Daniel* comme énonçant le fait que Dieu est, dans les variations historiques – à l'échelle de l'histoire d'une existence humaine (cf. première partie de ce livre) ou à l'échelle de l'histoire des nations (cf. seconde partie du livre), même pour ceux-là « endormis dans la poussière de la terre » (cf. *Dn* 12,2) –, un repère fixe, sûr, qui s'implique en vue de notre bien.

On peut également comprendre ce livre comme le fait que Dieu peut parvenir à nous faire comprendre des réalités, y compris à travers une littérature qui n'est pas des plus simples pour savoir avec certitude à quoi elle se réfère. Comme le mentionne l'*évangile selon Matthieu* au verset 24,15 : « que le lecteur comprenne ! »... finalement ce qui est essentiel à la foi, certes sans rejeter l'effort de l'intelligence, mais sans se torturer l'esprit, en particulier pour ce qui est présenté comme étant de l'ordre d'une apocalypse.

Ce mot apocalypse vient du verbe grec *apocaluptein*, « retirer le voile », et peut donc se traduire par révélation. En ce sens, les livres du genre prophétique dont les thèmes tournent autour de la justice de Dieu face à l'injustice de l'homme ont quelque chose de l'apocalypse puisqu'ils font œuvre de révélations (par exemple sur la volonté et les desseins de Dieu) et qu'ils ne sont pas exempts de visions (cf. par exemple *livre de Zacharie* 2,1-4), ainsi que d'une clarté de sens qui n'est pas toujours des plus manifestes pour nous lecteurs. Toutefois, dans le *livre de Daniel*, tout cela n'est pas accompagné d'un appel à la conversion (appel qui resurgira avec Jean le Baptiste, cf. *évangile selon Luc* 3,3), mais uniquement d'un appel à tenir dans la fidélité (*Dn* 3,16-18 ; 6,17). Cet appel à la fidélité, à tenir bon quels que soient les événements, peut être mise en lien avec le fait que ce livre exprime comme à venir l'irruption des réalités célestes ici-bas, l'avènement d'un royaume définitif (*Dn* 7,14 ; *évangile selon Luc* 1,33), à l'inverse des royaumes humains avec leurs intrigues de pouvoir et de domination. Le prophétisme de ce livre va donc jusqu'au point focal de la fin des temps, fin des temps que Jésus-Christ a inauguré, lui qui utilisa l'expression de « fils de l'homme » en parlant de sa personne.

Dans les parallèles que l'on peut faire avec l'histoire de Joseph, le *livre de Daniel* contient déjà plus de fabuleux. Mais même si l'on peut dire que le *livre de Daniel* a des liens avec le genre apocalyptique, il se maintient dans bien plus de sobriété. En effet, il n'y a par exemple nulle montée au ciel du voyant, nul millénarisme, nulles visions qui concernent des fléaux qui viendraient du Ciel ou du diable, les "fléaux" du *livre de Daniel* étant uniquement dus à l'agir humain. Par contre, on peut supposer que des livres apparentés au genre apocalyptique, qui sont para-bibliques, ont repris à leur compte des éléments de ce livre, plus généralement des éléments de l'*Ancien Testament* et surtout ceux des livres prophétiques (en particuliers les visions et symboles), par exemple pour donner à lire des combats de fin des temps entre bien et mal, pour donner à lire une vision "binaire" de l'humanité où hors d'un groupe de "véritables saints", généralement des initiés, il n'y aurait nul salut.

Les écrits para-bibliques

Il existe un certain nombre de livres qui s'apparentent plus ou moins, souvent bien moins que beaucoup, à la foi juive ou à la foi chrétienne et qui ne furent pas insérés dans la *Bible*. On peut les distinguer en deux groupes. Les livres du premier groupe furent écrits dans une période qui commença avant la fin de l'ère de rédaction des textes de l'*Ancien Testament* et qui s'acheva après le début de l'ère de rédaction des textes du *Nouveau Testament*. Ces livres avaient tous un "cachet pseudo-judaïque", même si certains reçurent par la suite un "cachet pseudo-chrétien" plus ou moins habile. Les livres du second groupe furent tous écrits après le début de la prédication des premiers apôtres de Jésus-Christ et ont tous un cachet pseudo-chrétien.

Parmi tous les livres para-bibliques (et aussi parmi les livres bibliques), il y a des livres pseudonymiques, c'est-à-dire qui lie un écrit à un personnage important, tel un patriarche ou un roi du peuple d'Israël ou tel l'un des douze apôtres, dans le but de conférer une forme d'autorité à cet écrit. Il y a aussi de nombreuses apocalypses, souvent rattachées elles aussi à un personnage important et donc présentées comme étant la révélation faite à travers ce personnage d'informations qui lui aurait été révélées par Dieu ou par l'un de ses messagers. Par exemple, le fragment de manuscrit découvert dans un tombeau de la ville égyptienne d'Akhmîm, appelé *Apocalypse de Pierre* par certains, se présente sous la forme d'un dialogue où, dans ce texte donc, sur une sollicitation des disciples dont Pierre en particulier, un personnage Jésus présente, avec vision à l'appui, un paradis où il y a égalité de gloire entre les sauvés et un enfer où il y a des catégories de damnés ayant un châtement spécifique. Par conséquent, dans le corpus général des livres bibliques et para-bibliques, l'*Apocalypse* du *Nouveau Testament* ne fait donc pas du tout figure de solitaire de son genre.

Au-delà du genre, l'*Apocalypse* n'est pas le seul livre parmi ceux du *Nouveau Testament* à avoir des parallèles avec cette littérature para-biblique. Dans l'épître biblique de *Jude*, il y a par exemple la mention de saints choisis par Dieu et surtout celle d'impies dont la condamnation serait depuis

longtemps inscrite à l'avance (*Jude* verset 4), donc de personnes pré-jugées, ce qui s'oppose à la possible conversion ; il y a une allusion à une prostitution des anges (v. 6-7 ; la littérature para-biblique énonçant dans plusieurs livres que des anges auraient eu des rapports sexuels avec des femmes, dénigrant au passage ces dernières), une possible allusion à une ascension (montée au Ciel définitive) de Moïse (v. 9, alors qu'au *Deutéronome* 34,6 est indiqué que Moïse a été enterré), une allusion à des astres désobéissants (v. 13) ; et il y a une citation presque textuelle du texte para-biblique grecque d'*Hénoch* (v. 14-15 et *Hénoch* 1,9). À noter qu'il y a des passages comparables entre cette *épître de Jude* et la *seconde épître de Pierre*, elle aussi biblique et qui s'apparente au genre "testamentaire", fréquent dans la littérature para-biblique, où un discours d'adieu qu'un personnage important serait censé avoir fait avant sa mort (*2 P* 1,13-14) sert de prétexte, généralement pour développer des points de doctrine. Quant à l'auteur de l'*épître aux Hébreux*, il pourrait avoir été imprégné de certains matériaux de la littérature para-biblique concernant *Melkisédeq*, (cf. *He* 7,3), un roi-prêtre mentionné dans le livre de la Genèse (*Gn* 14,18).

Avec la littérature para-biblique plane aussi, pour ainsi dire, la figure d'un anti-messie. Elle peut désigner un persécuteur (individu ou groupe). Elle peut aussi, ou de plus, désigner une personne, vertueuse en apparence, parfois élevé au rang d'éminence, mais qui serait en réalité séductrice, voire profondément satanique. Généralement, l'anti-messie est présenté comme apparaissant ou devant apparaître avant l'avènement du messie. Cette croyance dans l'anti-messie se retrouve dans la *seconde épître aux Thessaloniens* avec « l'homme du péché, le fils de la perdition » (cf. *2 Th* 2,3), « l'Impie » (cf. *2 Th* 2,8.9), cette épître se ressentant du genre apocalyptique.

On peut relever que si dans toute la *Bible*, le terme même d'antéchrist (au singulier ou au pluriel) n'apparaît que dans deux des *épîtres de Jean* (*1 Jn* et *2 Jn*), il se distingue dans ces textes de la figure d'un persécuteur. Ce mot antéchrist vient du grec *antikhristos*. Une altération a transformé le préfixe anti- (contre) en ante- (avant), le mot passant alors du sens d'adversaire à celui de personne apparaissant avant l'avènement final du Christ. Il possède en fait les deux sens. En *1 Jn* 2,18, la présence d'antéchrist(s) serait un signe que c'est la dernière heure. Mais cette expression de dernière heure peut autant désignée ici la toute fin des temps ou bien le fait que le Christ s'est déjà manifesté dans le monde (cf. la notion de « l'heure » dans l'*évangile selon Jean*). Quoi qu'il en soit, dans ces épîtres, l'antéchrist n'y semble pas adversaire du Christ en tant que persécuteur, mais bien en tant que "contre-croyance" qui nie la divinité de Jésus-Christ (*1 Jn* 2,21-22) ou son incarnation (*2 Jn* v. 7). L'antéchrist y est donc d'abord de l'ordre de "l'esprit" (*1 Jn* 4,3). Cependant, comme cette contre-croyance est portée et colportée par une ou des personnes, ces dernières sont désignées par ce terme d'antéchrist(s) (*1 Jn* 2,18). De plus, cet esprit, cette contre-croyance n'est pas sans influencer, sans séduire d'autres personnes (*2 Jn* v. 7). Finalement, dans ces *épîtres de Jean*, l'antéchrist y est certes présenté comme dangereux concernant la fidélité à la personne de Christ, mais pas comme homicide. Ce terme, pourtant mentionné expressément, ne désigne donc pas ici un "antéchrist apocalyptique" comme on le retrouve dans la littérature apocalyptique.

L'Apocalypse

Dans le genre apocalyptique, l'image et le symbolisme (des couleurs, chiffres, noms, etc.) prennent généralement le pas sur le discours. Nous sommes ainsi devant un langage saisissant l'imaginaire tout en étant "codé" (rarement déchiffrable au-delà de l'hypothèse pour nous aujourd'hui). Ce caractère confidentiel peut s'expliquer par le fait que le texte s'adressait à des "initiés" (qui seraient seuls à même de comprendre) et que, généralement, il critique voire annonce le châtime d'autorités en place, sans les nommer expressément pour éviter les risques de condamnation, mais par exemple en les désignant par le nom de puissances passées telle que Babylone. En effet, nombre d'apocalypses, dont l'*Apocalypse*, ont été vraisemblablement écrites à des époques de persécutions dont elles feraient références (pour notre livre, cela pourrait faire référence au règne de l'empereur romain Domitien (81-96), ou peut être à celui, antérieur, de Néron (54-68)).

La vision de l'histoire dans le genre apocalyptique exprime une rupture entre l'ère actuelle et une ère finale. L'ère actuelle est montrée comme marquée par le péché et par l'emprise de puissances mauvaises qu'elles soient humaines ou surnaturelles ; montrée comme un temps de vicissitudes, de conflits et d'épreuves. L'ère finale, évoquée par les visions, est celle où s'exercera le triomphe du bien sur le mal. Cette perspective mêle donc pessimisme sur le monde présent et espérance d'une victoire, d'une justice, d'une ère définitive. Le lecteur y est conduit à pressentir l'imminence d'un "Jour du Jugement". À la vision apocalyptique se lie donc généralement la consigne de persévérance et l'invitation à se tenir prêt. Dans la littérature apocalyptique, il peut par conséquent y avoir aussi une critique de ce qui est considéré comme compromission, tiédeur (deux thèmes que l'on retrouve dans les "lettres aux Églises" en *Apocalypse* chapitres 2 et 3), ou comme découragement, impatience ; voire également une critique de ceux qui finissent par s'interroger sur le sens de l'histoire tel qu'on le leur a exposé (il n'y a pas de place pour une mise en question).

À noter que dans l'*Apocalypse*, la phase décisive a été inaugurée par la résurrection du Christ, « le premier-né d'entre les morts ». Les derniers temps sont imminents puisqu'ils sont déjà commencés. On peut donc lire ce livre non plus dans l'idée d'une succession de deux ères, mais dans une succession de deux "ordres" : celui d'un monde livré à Satan et celui de Dieu qui vient y exercer sa puissance.

Plus précisément que la trame générale, on retrouve par exemple dans l'*Apocalypse*, comme éléments caractéristiques de la littérature apocalyptique :

- montée au ciel de l'auteur pour une révélation (*Ap* 4,1-2) ;
- possibles ou probables reprises de certaines images des livres bibliques, en particulier prophétiques (par exemple *Zacharie* 4,3.14 et *Ap* 11,4 ou *Jérémie* 51,7 et *Ap* 17,2) ;
- oppositions fortes entre des "justes" (adorateurs de Dieu persécutés, peut être symbolisés par la femme vêtue de lumière, *Ap* 12,1) et des "impies" (idolâtres et blasphémateurs de Dieu, peut être symbolisés par la grande prostituée, *Ap* 17,1) prédestinés à la damnation (*Ap* 13,8), avec fléaux et combats, ainsi que millénarisme (annonce d'une ère bienheureuse de mille ans ; *Ap* 20,1-6) ;

- martyrs qui crient vengeance (*Ap* 6,10) et qui sont exhaussés (*Ap* 16,6) ;
- fléaux qui viendraient et du diable (*Ap* ch. 13 avec les deux bêtes) et du Ciel (*Ap* ch. 6 avec les quatre chevaliers chargés de répandre la mort ; ch. 8-9 avec les cataclysmes ; ch. 15-16 avec sept autres fléaux) ;
- encratisme et misogynie : les fameux 144 000 « ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges » (cf. *Ap* 14,4) ;
- volonté de donner une autorité sacrée, inaliénable, au livre : « Je l’atteste à quiconque entend les paroles prophétiques de ce livre : Si quelqu’un y ajoute, Dieu lui ajoutera les fléaux décrits dans ce livre. Et si quelqu’un retranche aux paroles de ce livre prophétiques, Dieu retranchera sa part de l’arbre de vie et de la cité sainte qui sont décrits dans ce livre » (*Ap* 22,18-19).

L’*Apocalypse* contient donc divers symboles, nombres, bêtes mythiques, personnages fameux, présents dans un univers menacé de disparition, avec une attente de l’heure où sera établie une nouvelle Jérusalem pour les siècles sans fin ; persévérance et attente étant des points centraux de ce livre. Mais au-delà des caractéristiques du genre apocalyptique, cet ouvrage n’a-t-il qu’un simple “cachet” chrétien, ou est-il aussi une certaine méditation de l’événement Jésus-Christ et de ce qui en découle ? Certes, s’il y a des phrases que l’on peut estimer riches de sens comme dans *Ap* 1,4-8 sur Jésus-Christ ou *Ap* 3,20 sur le repas du Seigneur, au-delà de ces quelques passages, si l’*Apocalypse* peut exprimer une forme d’espérance lorsque sont présentes les persécutions ou autres épreuves dues à une puissance qui nous submerge, car il est dit que ce temps prendra fin et qu’il faut donc tenir bon, le contenu est-il vraiment bien évangélique, par exemple lorsque la plupart des fléaux sont présentés comme étant à l’instigation du Ciel et non du diable ?

De plus, concernant l’auteur de ce livre, on notera ici que ce personnage ne se présente pas comme « l’Ancien » à la différence des *épîtres de Jean* (2 *Jn* et 3 *Jn* 1,1), ni comme « le disciple que Jésus aimait » de l’*évangile selon Jean* (*Jn* 21,20.24) et qu’il mentionne les douze apôtres sans s’y inclure (*Ap* 21,14) et que l’on peut donc estimer qu’il n’est l’auteur que de cette *Apocalypse*.

Si des chrétiens peuvent parvenir, avec ce livre, à en nourrir positivement leur foi et leur croyance, on ne peut toutefois nier sa forte utilisation, à travers l’histoire, par des groupes ou par des considérations sectaires, car il est très facile de s’inspirer du contenu de ce livre pour une vision manquant d’humanité. De plus, diverses confessions chrétiennes se sont mutuellement accusées d’être la Babylone, la grande prostituée. Or, n’est-il pas écrit que c’est à ses fruits que l’on reconnaît la valeur d’un arbre (cf. *évangile selon Matthieu* 7,15-20) ? C’est pourquoi la partie suivante s’attarde sur la “pensée apocalyptique”, c’est-à-dire sur ce qui se rapporte à ce qu’est devenu le terme apocalypse par glissement de sens, c’est-à-dire un synonyme de cataclysme.

L’Apocalypse et la pensée apocalyptique

Une part de l’humanité a de tout temps été fascinée par les récits prédisant de manière précise ou floue la date et les modalités des derniers jours, de la fin des temps, ou de l’anéantissement de la vie

ou de celle du monde, ou de la fin d'un monde tel que nous le connaissons. Il existe d'ailleurs une résilience des prévisions de la fin des temps : On décrète régulièrement une date, rien ne se passe, et cela ne dissuade pas de fixer une autre date. Or, ceux qui conjecturent une fin des temps à partir du livre de l'*Apocalypse* ne le font pas différemment de ceux qui font de même à partir des écrits d'un certain Nostradamus.

Les mouvements apocalyptiques (groupes de personnes ou considérations), se référant ou non à Dieu, étant concrètement violent ou non, ont en commun des fantasmes de fin violente et ne sont pas sans avoir certaines répercussions politiques ou géopolitiques qui peuvent même être importantes. Ces mouvements espèrent que le monde soit en quelque sorte purifié par un ou des malheurs (« une bonne [!] guerre » par exemple) et cette sorte d'espérance n'est pas forcément inoffensive. À noter que si l'esprit scientifique qui ne s'égare pas en sentiments s'oppose à ce genre d'espérance, la science et la technique qui en découle ont pourtant d'une certaine manière renforcé la pensée apocalyptique. En effet, elles nous ont fourni des moyens de destruction qui peuvent être utilisés de manière conséquente et en un temps bref.

Si régulièrement un groupe de personnes s'enferme en attendant qu'un cataclysme imaginaire passe ou pour s'exclure d'un monde estimé irrémédiablement corrompu, la pensée apocalyptique peut à l'inverse conduire des personnes ou des groupes de personnes à vouloir provoquer ou permettre le cataclysme, conflit armé par exemple, dont ils pensent qu'il apportera à sa suite une forme de paradis terrestre. Cette pensée peut également conduire ses adeptes à vouloir purifier le monde en détruisant ce qu'ils considèrent comme étant des agents de corruption (ou comme étant des comploteurs qui tireraient les ficelles d'une gouvernance mondiale), et même à désigner comme ennemis des personnes ou des instances qui œuvrent à la paix dans le monde, à la concorde entre les peuples, pour la raison qu'elles œuvrent au bien pour le présent, car elles sont ainsi vues comme menaçant de retarder le combat final du bien contre le mal. Et sans aller jusque-là, une telle pensée conduit à vivre sous l'empire du soupçon et de la haine, où il n'y a rien à discuter puisque l'on considère avoir la vérité de son côté.

La pensée apocalyptique peut donc animer nos préoccupations, par exemple morales (bien/mal) ou géopolitiques, non seulement dans des périodes de conflits mais aussi dans des périodes d'incertitude, de bouleversement rapides et déroutants, ou d'agitation sociale. Or ne pas se laisser submerger par les incertitudes et les vicissitudes est de notre devoir de personnes adultes et la seule façon d'agir de manière avisée. Donner un sens humaniste à l'histoire en considérant l'humanité comme toujours perfectible, mais à condition de considérer également tout l'homme et tous les hommes et leur dignité, fait partie de ce même devoir.

Si la pensée apocalyptique peut se nourrir de la littérature apocalyptique, ce n'est donc pas seulement parce que ce genre littéraire évoque la fin des temps, mais aussi parce qu'il "angélifie" et "diabolise". En effet, que l'ère finale serait à venir ou déjà commencée, les hommes y sont répartis par groupes et de manière binaire : il y a les bons, les élus, les initiés, ou des catégories d'élus, et les

“mauvais” qui composent une ou plusieurs catégories. Les uns sont ou seront associés au triomphe de Dieu ou du Bien ou du nouvel homme..., et tous les autres, considérés en état d’opposition à Dieu ou comme demeurant sous l’empire du Mal ou de l’imperfection, sont ou seront voués à la condamnation.

Par conséquent, l’*Apocalypse* ainsi que la figure de l’anti-messie sont facilement adaptables à la pensée apocalyptique. Dans cette pensée, le faux prophète de l’*Apocalypse* se confond avec l’Impie de la *seconde épître aux Thessaloniens* et même avec l’antéchrist des *épîtres de Jean*. Au fur et à mesure des époques, pour remplacer ce qui avait été défini auparavant comme tel, on se met à rechercher de nouveaux antéchrists (ennemis extérieurs ou intérieurs), de nouvelles bêtes, de nouvelles Babylone, de nouvelles grandes prostituées ; à assimiler à cela (au-delà de leurs réels défauts actuels) une ou des personnes haut placées ou telle organisation ou tel système de gouvernement ou alors telle population ou ce que l’on considère comme étant une mauvaise religion, etc. On se met à fixer de nouveaux rendez-vous avec la catastrophe, partiellement ou totalement destructrice, et éventuellement avec la rédemption qui pourrait suivre, à fixer une échéance des malheurs bien entendu toujours assez proche pour que l’on se sente soi-même concerné.

Par conséquent, il y a des manières d’appréhender certains textes du *Nouveau Testament*, dont l’*Apocalypse* en particulier, qui ne sont pas sans danger, que ces appréhensions soient grossières ou subtiles. Pour celui qui a le désir de lire ces textes, qu’il sache qu’il peut faire appel aux introductions et aux notes d’une *Bible* de qualité, bien que cela puisse peut-être ne pas être suffisant pour permettre une juste appréhension, surtout si l’on ne connaît pas suffisamment l’Évangile de Jésus-Christ.

Apocalypse et évangiles

Sans être exhaustive, cette dernière partie de la présente étude mentionne des éléments des *évangiles* que l’on peut mettre en parallèle avec le genre apocalyptique ou avec la pensée apocalyptique. En effet, la présence de l’*Apocalypse* dans la *Bible* ne doit pas faire oublier que les *évangiles* eux-mêmes contiennent une part d’apocalypse. Dans un sens premier, ils sont d’ailleurs en leur ensemble des apocalypses, car ils révèlent Jésus Christ et son message ; et lorsque l’on est face au Christ, face à l’Évangile, vraiment face à eux, les débats de bien des cœurs sont révélés, dévoilés (*Lc* 2,34-35 ; 5,21-22 ; 9,46).

À l’inverse, pour les disciples, la compréhension de l’attitude profonde de Jésus leur fut voilée, c’est-à-dire difficilement compréhensible (*Mc* 10,32-45 ; *Lc* 9,44-48 ; 18,15-17 ; 18,31-34), car Jésus se livre aux mains des hommes (*Lc* 9,44). En effet, Jésus n’a pas inauguré un royaume de domination, mais de service (*Lc* 22,24-27). Lui, “l’astre levant venu d’en haut qui nous a visité” (*Lc* 1,78), c’est en tant que nouveau-né, d’après les *évangiles*, qu’il fut présenté comme sauveur par un ange à des bergers (*Lc* 2,8-12). Jésus refusa également de se faire investir comme roi par la foule

(Jn 6,14-15), alors qu'il aurait pu être un roi puissant comme les puissants de ce monde et même faire appel à son Père qui lui aurait mis aussitôt à sa disposition « plus de douze légions d'anges » (Mt 26,53). De plus, lorsque, face au refus de l'accueil de sa personne, deux de ses disciples proposèrent que le feu tombe du ciel et consume ceux qui ne l'accueillirent pas, Jésus les réprimanda (Lc 9,52-56). Car le feu que Jésus est venu apporter sur la terre et qu'il désirait ardemment qu'il soit allumé (Lc 12,49) n'est pas un feu source de calamité, mais c'est l'onction de l'Esprit Saint (Lc 3,16) qui donne aux hommes de combattre le mal (Lc 10,17) ce qui fait chuter Satan (Lc 10,18 ; Mt 8,31-32).

Avec l'avènement en parole et en acte de l'Évangile, déjà les démons sont tourmentés (Mt 8,29), déjà le « prince de ce monde » a été jugé (Jn 16,11). Et plus profondément encore qu'une lutte contre le mal qui libère l'homme, l'Esprit Saint donne aux hommes d'avoir leurs noms inscrits dans les cieux (Lc 10,20), c'est-à-dire dans le cœur de Dieu.

Si le mal se trouve donc à être vaincu par Jésus, ce même Jésus annonça pourtant la destruction du Temple de Jérusalem (Mc 13,1-2), un temps de tribulation pour la Judée (Mc 13,14), même s'il invita à ne prendre aucun risque (Mc 13,14-16) et à prier pour que ce temps ne soit pas encore plus rude qu'il pourrait l'être (Mc 13,18), ainsi qu'en rappelant la sollicitude de Dieu (Mc 13,20).

Malheurs sur la Judée

Pourquoi donc ce temps de tribulation ? Cette tribulation est une sorte de jugement en forme de vengeance (Lc 21,22), sachant que ce jugement n'est pas le fait de Dieu qui pardonne (Lc 23,34) mais celui des hommes, car c'est selon leur propre manière d'estimer, de mesurer, qu'ils le sont eux-mêmes (Mt 7,2 ; 23,29-32 ; Ac 28,26-27). Autrement dit, c'est leur manière de juger qui les condamne eux-mêmes à en subir les conséquences.

Or, d'après les *évangiles*, des élites de la Judée avaient peur d'une intervention des Romains face à un mouvement social, intervention qui conduirait à la destruction du Temple et de leur nation (Jn 11,48). Et elles pensaient que l'attitude de Jésus qui attirait nombre de personnes pourrait conduire à une telle intervention et préféreraient par conséquent le voir mourir (Jn 11,47-50). Mais ce faisant, ces élites refusèrent le royaume de Dieu et se placèrent ainsi entièrement sous celui de César (Jn 19,15), et c'est bien comme leur roi, mais comme roi humain, tyran, que les empereurs romains agirent : ne tolérant aucune révolte et convoitant la richesse du Temple. Jésus n'avait-il pas dit, devant une pièce de monnaie à l'effigie de l'empereur : « Rendez donc à César ce qui est César et à Dieu ce qui est à Dieu » (cf. Mt 22,21) ? Pourtant, on l'a livré pour trente pièces d'argent (Mt 27,3). Ces élites se sont comportés comme des vigneronniers homicides (Mt 21,33-46), et « si l'on traite ainsi l'arbre vert [Jésus Christ], qu'en sera-t-il de l'arbre sec ? [l'homme pécheur] » (Lc 23,31), alors qu'à l'inverse Dieu laisse du temps à cet arbre pour qu'il donne du fruit (Lc 13,6-8).

Par les positions de Ponce Pilate (représentant de Rome) et d'Hérode (prince autochtone), les nations et Israël s'étaient en quelque sorte rassemblées, à cette époque, contre l'Oint, le Messie du Seigneur (Ac 4,24-31). Pourtant Jésus aurait voulu rassemblé Jérusalem comme une poule

rassemble ses poussins, mais celle-ci continua de faire comme aux temps des prophètes, c'est-à-dire vouloir les réduire au silence (*Mt 23,37*). Jérusalem n'avait pas su trouver la paix, reconnaître le temps où elle a été visitée, or le pouvoir de l'empire romain allait un jour se manifester comme pleinement ennemi (*Lc 19,41-44*).

Le royaume de Dieu que Jésus a inauguré, offert d'abord au peuple juif, fut donné à un autre peuple que le peuple d'Israël (*Mt 21,43 ; 22,1-14*), dont les membres ne sont pas d'abord liés à une nation, mais à leur foi en Christ, qu'ils soient juifs ou non-juifs. Parce que cette foi appelle à la conversion du cœur, au désir d'être vraiment juste, ajusté à Dieu, des premiers seront derniers (*Lc 13,23-30*), c'est-à-dire que les premiers à avoir connu Dieu, à toute époque et quelle que soit la teneur précise de leurs croyances, ne seront pas forcément les premiers dans le Royaume (*Mt 21,28-32*), s'ils manquent à une profonde et sincère justice (*Mt 25,31-46 ; Lc 18,9-14*).

Au-delà de la Judée

Concernant la tribulation sur Jérusalem et ses conséquences, il est également fait mention d'un « temps des nations » (*Lc 21,24*). On peut avoir une lecture où l'on considère ce temps comme concernant uniquement celui de la tribulation qui eut lieu en Judée (le peuple d'Israël face aux nations romaines), donc concernant uniquement la génération qui l'a connue (*Mt 23,36*), ou avoir une autre lecture. Si on considère un « temps des nations » plus large, il peut être celui de la proclamation de l'Évangile (*Mc 13,10 ; Mt 28,19*) et « alors viendra la fin » (*Mt 24,14*). Mais en ce cas, qui peut dire quand cette annonce de la bonne nouvelle du Royaume à toutes les nations à commencer par celle de Jérusalem (*Lc 24,47 ; Ac 1,8*) aura été réalisée selon le dessein de Dieu, au-delà de nos vues humaines ?

Quoi qu'il en soit, Jésus exhorta à ne pas s'alarmer face aux guerres, aux rumeurs de guerres, aux tremblements de terre, aux famines (*Mc 13,7-8*), aux soulèvements, aux pestes, ou même face à des « faits terrifiants venant du ciel, aux grands signes » (*Lc 21,9-11*). Il parla de cela comme d'un commencement des douleurs de l'enfantement (*Mc 13,8*), ce qui donne comme un caractère inéluctable, mais aussi d'espérance que cela n'est que passager (*Jn 16,21-22*). Il précisa aussi que ces tribulations ne signifient pas que c'est la fin (*Mc 13,7*). Et face à l'annonce d'une famine inéluctable, les premiers disciples choisirent, au-delà de l'espérance, l'entraide concrète (*Ac 11,27-30*). Jésus mit aussi en garde contre ceux, tels des faux messies ou des faux prophètes, qui utilisent son nom pour égarer (*Mc 13,5-6*), particulièrement dans ces temps de tribulations (*Mc 13,21-23*), sachant que c'est à leurs fruits que l'on peut les reconnaître (*Mt 7,15-20*), mais sans oublier que certains sont capables de « signes » et de « prodiges ».

Et si Jésus exprima la venue du malheur comme étant inéluctable (*Mt 18,7*), il renvoya aussitôt à la responsabilité de l'homme (*Mt 18,8-9*) et mit en garde de ne mépriser aucun de ceux qu'ils appellent les petits, car leurs anges se tiennent sans cesse en présence du Père qui est aux cieux et que ce dernier ne veut qu'aucun ne se perde (*Mt 18,10-14*), lui qui a envoyé son Fils non pas pour juger mais pour sauver (*Jn 12,47 ; Lc 7,39-50*).

Jésus annonça également la persécution de ses disciples, certains livrés par des membres de leur propre famille, haïs du fait de leur foi en Christ (*Mc* 13,12-13). Cette annonce concerne peut-être toute époque, mais elle semble, si l'on s'en tient aux textes eux-mêmes, concerner surtout l'époque des premiers disciples (*Mc* 13,9 ; *Jn* 15,18-16,4). Quoi qu'il en soit, Jésus annonça que même dans la persécution, le disciple peut encore être témoin (*Mc* 13,9). Il exhorta à tenir bon (*Mc* 13,13), à ne pas avoir de mauvaises craintes (*Mt* 10,28-31), à ne pas le renier en tant que Christ (*Mt* 10,32-33), sachant que pour vraiment renier le Christ, il faut au moins le connaître un peu et avoir suivi sa voie, et tout en sachant que la chute d'un homme n'empêche pas un relèvement (*Mc* 14,72). Enfin, Jésus invita à ne pas rechercher cette persécution, bien au contraire (*Mt* 10,23).

La fin des temps... et nous

Avec les *évangiles*, voilà distingués fléaux et fin des temps. Mais Jésus parla également d'une venue du Fils de l'homme (*Mc* 8,38 ; 13,24-31 ; 14,62), c'est-à-dire de la sienne (Il semblerait que Jésus ait préféré se désigner sous cette expression de « Fils de l'homme » qui se rapportait à un personnage de la toute fin des temps plutôt que sous celle de Messie peut être à cause des attentes trop humaines qui étaient placées sur un événement messianique comme par exemple le renversement du pouvoir romain). Jésus dit aussi, d'après les *évangiles*, que la génération des disciples verrait cette venue (*Mc* 9,1 ; 13,30). On peut y voir l'expression d'un désir des premiers disciples à connaître la toute fin des temps.

Mais la puissance du « Fils de l'homme » fut aussi manifeste dès leur époque à la transfiguration où sa gloire fut visible au-delà des apparences (*Mc* 9,2-10), à la passion (*Lc* 23,44-46) et à la résurrection, ainsi qu'avec les apparitions et les visions du Christ ressuscité (*Ac* 7,55-56). En effet, si nous ne sommes pas encore à la toute fin des temps, cette fin des temps fut bien inaugurée par Jésus et est donc commencée (*Lc* 4,16-21 ; 7,22-23), puisque le Royaume de Dieu est déjà là ne serait-ce qu'en semence (*Lc* 13,18-21).

Jésus exprima la toute fin des temps avec des signes certes cosmologiques mais sans être décrits comme destructeurs (*Mc* 13,24), ou bien en terme de rassemblement (*Mc* 13,27), ou en la comparant à la venue de l'été (*Mc* 13,28) ou au surgissement d'un éclair (*Mt* 24,27). Dans l'*évangile selon Luc*, on peut avoir comme lecture que la toute fin des temps sera liée à des bouleversements au niveau du ciel et de la mer, en tout cas à des événements qui feront peur aux hommes (*Lc* 21,25-27). Mais, là encore, Jésus invite à ne pas laisser nos cœurs s'alourdir (*Lc* 21,34), à nous redresser et à relever notre tête (*Lc* 21,28) et donc à ne pas être dans la crainte.

Jésus a également comparé cette fin des temps à une moisson (*Mt* 13,36-43) ou à une pêche (*Mt* 13,47-50), où l'on sépare le bon du mauvais. Mais alors, il ne faudrait pas oublier que ceci est avant tout un appel à la conversion, sachant que l'enfer n'est pas fait pour l'homme (*Mt* 25,34.41). De plus, Jésus a exhorté à l'amour des ennemis (*Mt* 5,43-45), car ce n'est pas lorsque le méchant est mort qu'il est totalement exterminé, mais c'est lorsqu'il est devenu un homme juste. En effet, il y a de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit (*Lc* 15,10).

Cependant, non seulement l'amour envers nos ennemis mais aussi celui envers nos proches demande exigence et patience. Ce serait s'illusionner que de croire qu'il est toujours facile de le vivre. De plus, l'aversion fait partie des sentiments humains, de la condition humaine. Refuser de regarder lucidement ce sentiment peut conduire non seulement à vouloir sans cesse du mal à telle ou telle personne, mais à rêver aussi la fin même de l'humanité. Dans les psaumes, ce sentiment d'aversion, de haine, même s'il exprime quelque chose de cruel (*Ps* 137,9), n'est pas refusé, occulté, mais il est offert à Dieu et peut donc être déchargé sur lui. Enfin, Jésus n'a pas seulement donner des exigences, il donne aussi l'Esprit qui permet de les vivre dans tout ce qui fait notre humanité.

En conclusion, puisque la fin viendra avec certitude mais que seul le Père en connaît le jour et l'heure (*Mc* 13,32 ; *Ac* 1,6-7) et qu'elle ne s'est pas encore manifestée sur-le-champ, manifestée à bref délai (*Lc* 19,11), le Christ est comme un homme qui est parti en voyage et qui a confié à ses serviteurs des talents à faire fructifier (*Mt* 25,14-30) ou qui a laissé sa maison, confié à ses serviteurs l'autorité, à chacun sa tâche et qui exhorta à veillez (*Mc* 13,33-37), à ne pas attendre le dernier moment pour vivre de sa foi en Christ (*Mt* 24,36-25,13), du moins à ne pas abuser de sa situation (*Lc* 12,45-46), car le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre (*Lc* 18,8) ? Et c'est en quelque sorte à tout chrétien que le Christ dit : "Si je veux qu'un tel demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi." (cf. *Jn* 21,22) ; "moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps" (cf. *Mt* 28,20). Il ne sert donc à rien de s'agiter en essayant de prévoir le moment et les conditions de la toute fin des temps. Il ne sert à rien de rester là à regarder le ciel (*Ac* 1,9-11). L'essentiel est ailleurs. Ce n'est pas nous qui devons attendre la "Jérusalem céleste", car c'est elle qui nous attend en ce sens que le règne de Dieu est à notre portée (*Lc* 17,20-21).

Ce document est issu du site <http://www.denis-gaultier.com/>